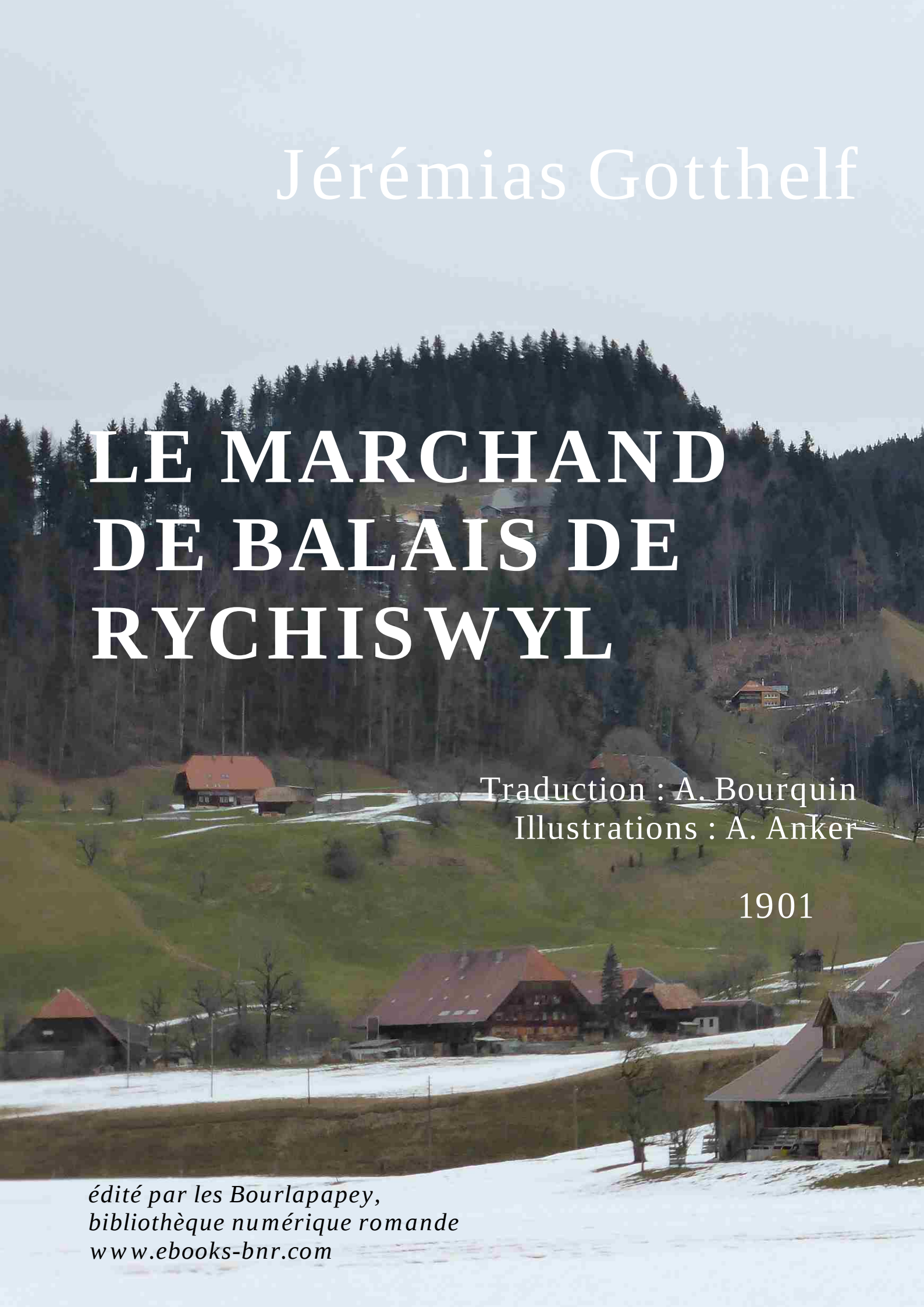




Jérémias Gotthelf

LE MARCHAND DE BALAIS DE RYCHISWYL

Traduction : A. Bourquin
Illustrations : A. Anker

1901

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

Le marchand de balais de Rychiswyl.....	3
Ce livre numérique.....	42

Le marchand de balais de Rychiswyl.



Tous les hommes courent après le bonheur. La plupart se disent que pour être heureux, il faut être riche.

Ils croient que le bonheur et l'argent tiennent l'un à l'autre comme les pommes-de-terre à leur tige et les racines à leur plante. On ne peut pas se tromper plus grossièrement. Combien peu d'hommes comprennent la nature humaine, qu'ils ont pourtant tous les jours sous les yeux !

La Sainte-Écriture dit : « Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. » Et c'est parfaitement vrai. L'argent c'est l'argent, rien de plus ; mais les âmes de ceux qui le possèdent diffèrent sensiblement, c'est pourquoi il produit telle ou telle vie, heureuse ou malheureuse suivant qu'il s'unit avec telle ou telle âme. Le bonheur ou le malheur ne proviennent donc pas de l'argent en lui-même, mais de l'état de notre âme. Dieu

nous le fait percevoir aussi clairement que la lumière du soleil. Malheureusement les hommes voient rarement clair dans les choses les plus claires. Avec leur prétendue sagesse, ils ne font que les obscurcir. Le marchand de balais de Rychiswyl va nous prouver une fois de plus cette vérité élémentaire. Il nous montrera une de ces âmes rares, qui ont su faire servir l'argent à leur bonheur.

Les balais sont, comme on sait, une des impérieuses nécessités de notre époque... et il y a fort longtemps qu'il en est ainsi. Combien il en existe dans une maison de ces nécessités auxquelles il faut se soumettre jour après jour, semaine après semaine ! Heureusement qu'on trouve partout des gens qui se font un plaisir d'y pourvoir. Mais, chose étrange, quand une fois on s'est procuré ce dont on a besoin, et au plus bas prix possible, on s'empresse d'oublier ces modestes artisans. Autrefois il n'en était pas ainsi. Autrefois le faiseur de balais, la marchande d'œufs, la revendeuse de pierre ponce ou de savon à détacher faisaient, pour ainsi dire, partie de la famille. On entretenait avec eux des relations étroites, on connaissait à l'avance le jour de leur passage. Si on les tenait en haute estime, on ne manquait pas de leur réserver un bon morceau. Venaient-ils à sauter un jour, ils se confondaient en excuses la fois suivante, comme s'ils avaient commis un grand péché :

— Mon Dieu ! disaient-ils, si vous saviez quel chagrin nous en avons eu ! Nous avons eu peur que vous ne vous figuriez que nous ne reviendrions plus et que vous ne fassiez vos emplettes ailleurs.

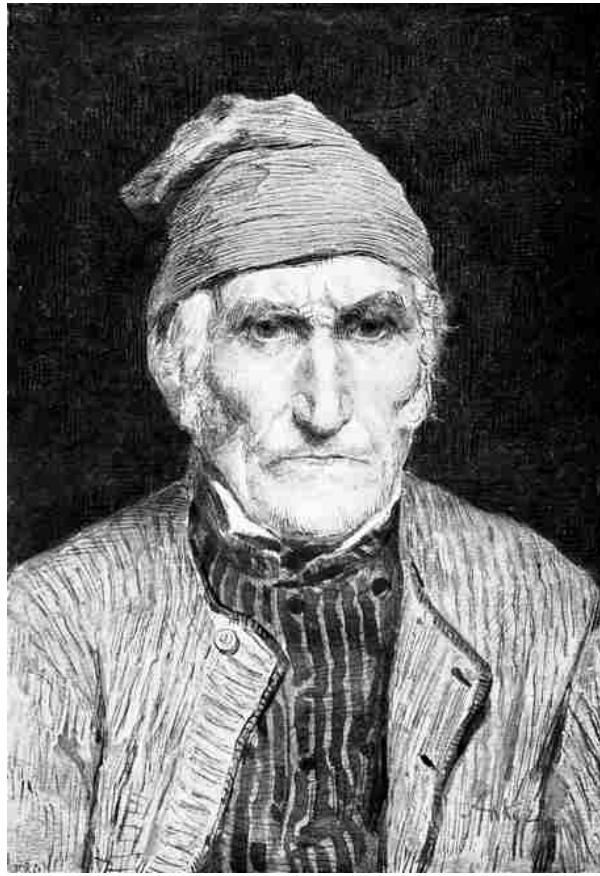
Ils considéraient leurs maisons attitrées comme les étoiles de leur ciel et se donnaient toutes les peines du monde, pour les bien servir. Quand ils quittaient le métier pour entreprendre quelque chose de plus relevé, il leur fallait trouver à tout prix un de leurs enfants, un cousin ou une cousine pour prendre leur succession.

C'est ainsi que dans les relations entre marchands et clients régnait de part et d'autre la plus grande confiance. Voilà quelque chose qui malheureusement s'en va de jour en jour. Quoi d'étonnant à une époque où les liens de la famille se relâchent, se rapetissent et semblent à chaque instant vouloir se rompre !

Le marchand de balais de Rychiswyl appartenait à cette utile et modeste confrérie. À Berne on le regrette encore aujourd'hui, et à Thoune chacun l'aimait et le chérissait. Dans les localités de peu d'importance les liaisons deviennent facilement intimes et des personnes de valeur fort médiocre s'élèvent en peu de temps au rang de grands personnages.

Régulier comme une pendule, tous les samedis le marchand de balais arrivait à Thoune. Avant d'être l'homme aux balais, il avait été longtemps, bien longtemps l'enfant aux balais. Mais l'enfant aux balais grandit, se maria et eut des enfants qui se mirent à pousser la charrette à leur tour. Son père, un ancien soldat, mourut de bonne heure. Le gamin était alors bien jeune, et pour comble de malheur sa mère n'avait pas de santé. À leur place, bien d'autres auraient tendu la main pour mendier. Ils ne purent s'y résoudre. Longtemps avant la mort du père, une fille aînée était partie un beau matin, pieds nus, pour chercher fortune ailleurs. Elle trouva un asile chez une pauvre femme qui allait vendre à Berne des *pives* et de la sciure. Quand elle eut gagné ses éperons, je veux dire quand elle put se payer le luxe d'une paire de bas et de souliers, elle monta en grade et devint gardeuse de poules chez le fermier d'un domaine important des environs de la ville. Sa mère et son frère en furent tout fiers et dès lors ils ne parlèrent d'elle qu'avec respect et en l'appelant leur honorable Babette. Jeannot ne put pas laisser sa mère et courir le monde : il fallait quelqu'un à la pauvre femme pour chercher son bois et le reste. Ils vécurent à la garde de Dieu et des braves gens, mais bien misérablement.

Un jour, le paysan chez qui ils étaient locataires dit à Jeannot :



— Garçon, il me semble que tu es à même maintenant de gagner quelque chose. Tu es grand comme un gendarme et malin comme un renard.

— Je ne demande pas mieux, répondit Jeannot, mais quoi faire ?

— Tu ne sais pas ? Eh bien ! Moi je connais un gentil métier qui t'irait très bien. On y gagne maint beau *cruche*. Mets-toi à faire des balais. Dans ma pâture, les *biolles* ne manquent pas. Comme on me les vole journellement, va les prendre. Tout ce qu'il t'en coûtera, c'est une paire de balais par année.

— Je ne demande pas mieux, répondit l'enfant, mais qui est-ce qui m'apprendra à les faire ?

— Pas besoin d'être sorcier pour en venir à bout. Vois-tu ? je me charge bien de t'apprendre cela. Pendant des années et des années, j'ai fait moi-même tous les balais de la maison et je n'aurais pas peur de concourir avec tous les fabricants du canton. Il faut un petit outillage et le mien est à ton service, jusqu'à ce que tu puisses t'en procurer un toi-même.

Ce qui fut dit fut fait. Tout alla pour le mieux, et le bon Dieu se mit aussi de la partie. Jeannot prit goût à son métier et le paysan s'attacha à Jeannot.

— Mon garçon, lui répétait-il souvent, il ne faut pas faire les choses à la retirette. Au contraire, mets y tous tes soins. Efforce-toi de t'attirer la confiance et, une fois que tu l'auras, ton affaire est assurée.

Et Jeannot s'empressa de lui obéir.

Il va sans dire que dans les commencements le commerce n'alla pas grand train. Cependant Jeannot écoulait ses produits, et à mesure qu'il devenait plus habile, le débit augmentait en proportion. Bientôt on dit dans toute la contrée :

— Il n'y a personne pour faire les balais comme le gamin de Rychiswyl.

Plus les produits de Jeannot obtenaient de la requise, plus celui-ci s'encourageait au travail. La mère se mit à reprendre goût à la vie. Elle disait :

— Cette fois nous y sommes. Quand on gagne honorablement son pain, on peut être content. Pourquoi désirer mieux ?

Dès lors elle eut tous les jours de quoi manger à sa faim ; souvent même il lui restait quelque chose pour le lendemain, et elle put s'accorder le luxe d'avoir tous les jours du pain. Croiriez-vous que de temps en temps Jeannot apportait de la ville un joli pain blanc à son intention ! Aussi, comme elle en jouis-

sait et comme elle remerciait le bon Dieu de lui accorder un tel bien-être dans ses vieux jours !

Jeannot, lui, n'était pas content. Depuis quelque temps il faisait une drôle de mine et parfois on l'entendait murmurer entre ses dents :

— Ça ne peut pas durer ainsi, je commence à en avoir assez.

Le paysan, qui n'y comprenait rien, lui dit à brûle-pourpoint :

— Explique donc ce que tu as, qu'on le sache une fois !

Jeannot ne fit pas attendre la réponse :

— Voyez-vous ! Je n'ai plus la force de porter mes balais. Il n'y a que le meunier qui ait pitié de moi et qui me dise de monter ; mais ça ne se rencontre pas souvent. Coûte que coûte, il me faut une charrette : alors je me fatiguerai moins et je ferai plus de chemin. Mais je n'ai pas le sou et personne ne voudra m'en prêter.

— Tu es un drôle de corps, répondit le paysan. Vois-tu ? Il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de rêver après quelque chose pour l'avoir. Ah ! Tu veux acheter une charrette. Que ne la fais-tu toi-même ?

Jeannot se mit à regarder le paysan, la bouche ouverte et avec de grands yeux où l'on voyait les larmes prêtes à jaillir.

— Oui, fais-la toi-même, continua le paysan. Tu en viendras à bout, pour peu que tu le veuilles et que tu te mettes courageusement à la besogne. Tu ne sais pas mal *chapuiser*, et ce que tu ne sauras pas, on te l'apprendra. Le bois ne te coûtera à peu près rien ; ce que je ne pourrai pas te donner, un autre paysan te le fournira. Tu nous feras un ou deux balais en échange. Pour la ferrure on trouvera bien du vieux fer au grenier. Nous devons encore avoir dans un coin une vieille charrette. On la tirera dehors, tu regarderas comment elle est faite et tu t'en servi-

ras en attendant. L'hiver est à la porte ; mets-toi au plus vite à l'œuvre et, le printemps venu, tu posséderas ta charrette... sans avoir déboursé un *bach*. S'il te faut passer par le maréchal, tu le payeras avec des balais, et qui sait ? Peut-être pourra-t-on s'en passer.

Jeannot ouvrit des yeux encore plus grands.

— Moi, faire une charrette ! s'écria-t-il. Y pensez-vous ? Comment est-ce que je le pourrais, puisque je n'en ai encore jamais fait ?

— Nigaud, répliqua le paysan, dans tous les métiers, il faut se mettre à l'ouvrage une première fois. Travail commencé est à moitié terminé, dit le proverbe. Crois-moi, si les gens prenaient leur courage à deux mains, plus d'un, au lieu de mendier son pain, aurait de l'argent jusqu'aux oreilles, non pas de l'argent volé, mais de l'argent honnêtement gagné.

S'il l'avait osé, Jeannot aurait dit au paysan qu'il perdait la tête. Il semblait que c'était lui causer un grand préjudice que de l'encourager à se lancer dans une pareille entreprise.

Cependant Jeannot finit par mordre à cette idée. Tout doucement il entra dans les vues du paysan, à peu près comme un enfant entre dans l'eau froide. Son propriétaire lui donna un fameux coup de main et au printemps la charrette neuve apparaissait dans toute sa gloire. Le mardi après Pâques on vit Jeannot la conduire pour la première fois à Berne et le samedi de la même semaine à Thoun. La joie de Jeannot, son contentement, son orgueil, il serait difficile de s'en faire une idée. Tenez ! On lui eût proposé de la troquer contre le bœuf de Pâques qu'on avait promené la veille à travers les rues de Berne, — un bœuf de vingt-cinq quintaux, s'il vous plaît, — il vous aurait regardé avec le plus souverain des mépris. Il lui semblait que chacun remarquait sa charrette et l'examinait d'un air ravi. Quand il trouvait l'occasion d'arrêter quelqu'un, c'était un flux de paroles à n'en pas finir :

— Regardez-moi ce meuble, disait-il. Il vaut mille fois mieux que toutes les charrettes qu'on a faites depuis que le monde est monde.

Et il commençait l'énumération de ses innombrables avantages. Il vous affirmait avec le plus grand sang-froid qu'elle marchait toute seule.

— Oui, oui, c'est à peine si aux montées il faut lui donner un coup de main.

Une mâtine de cuisinière tomba presque en pâmoison devant cette merveille de l'art :

— Je n'aurais jamais cru, s'écria-t-elle au comble du ravissement, que Jeannot fût si adroit. Si jamais j'ai besoin d'une charrette, c'est à toi que je m'adresserai.

Cette cuisinière ne perdit pas la monnaie de sa flatterie. Depuis lors, toutes les fois qu'elle lui acheta des balais, il lui en donna deux tout petits par dessus le marché, pour balayer autour du feu. Ces petits balais sont très commodes pour les domestiques qui aiment à *poutzer* jusque dans les coins... j'entends celles qui se lavent même la semaine et sans oublier les oreilles. Il est vrai qu'on n'en trouve pas à revendre de cette espèce.

Ce fut à partir de ce moment que Jeannot mit tout son cœur à l'ouvrage. Sa charrette était pour lui ce qu'est une femme pour un paysan. Il *bûchait* d'arrache-pieds avec un grand contentement d'esprit. Le contentement d'esprit est toute autre chose que la mauvaise humeur ; il y a entre eux la même différence qu'entre une hache aiguisée et une hache émoussée pour qui veut fendre du bois. Les paysans de Rychiswyl furent enchantés du jeune garçon. Tous à l'envi lui disaient :

— Quand tu manqueras de *biolles*, tu n'auras qu'à aller en couper dans ma pâture ; mais n'endommage pas les bouleaux et surtout n'oublie pas de fournir la cuisine de balais, car les

femmes, vois-tu, ça en use dans une année, que le diable ne pourrait y suffire.

Jeannot prit bonne note de la recommandation, aussi était-il dans les papiers de toutes les fermières des environs. Les maris ne leur donnaient pas d'argent pour les balais, mais ils s'empressaient de leur dire :

— Soyez tranquilles, nous voulons assez vous en faire à temps perdu. Or on sait comment les choses se passent généralement. Les hommes sont si paresseux qu'ils ne coupent pas même le bois nécessaire à la cuisine... à plus forte raison se gardent-ils bien de faire des balais. Il s'en suit que les femmes ne savent où donner de la tête pour trouver des balais et que la paix du ménage a grandement à en souffrir. Avec Jeannot tout fut changé. Il vous arrivait les mains pleines de balais avant que la provision fût seulement achevée. C'était bien rare quand une paysanne était obligée de lui dire :

— Jeannot, tu ne m'oublieras pas, j'en suis à mon dernier.

Sans compter que ses balais étaient excellents. Pas de comparaison avec ceux que les maris vous *fagotaient* en rechignant, qui se défaisaient au premier coup ou qui brossaient si mal qu'on les eût dit faits de paille d'avoine.

Ces balais-là, Jeannot, il va sans dire, les donnait gratis, et cependant ce n'étaient pas ceux qui lui rapportaient le moins. D'abord la biolle ne lui coûtait rien, puis les paysannes le comblaient de cadeaux tout le long de l'année : du pain, du lait, et ces mille choses qu'une fermière a sous la main et qu'elle ne compte pas. Nulle part on ne faisait le beurre sans lui dire :

— Jeannot, demain on bat la crème ; si tu apportes ton pot, tu auras du babeurre.

Des fruits, il en recevait plus qu'il n'en pouvait manger, et du pain, il ne devait en acheter que rarement.

Jeannot ne pouvait manquer de faire ses affaires, car il était économe. Les jours où il allait à la ville, c'est à peine s'il dépensait un sou. Le matin, sa mère le faisait déjeuner crânement et ne manquait jamais de lui bourrer les poches de nourriture ; du reste, par ci par là il attrapait un os à ronger dans les cuisines où on le connaissait. Notre homme ne s'imaginait pas qu'il fallait nécessairement s'asseoir à table quand l'envie vous en prenait. Qu'importe la faim quand on sait où trouver à manger. On n'en mange que mieux. Mais être affamé et ne pas savoir si on pourra se mettre quelque chose sous la dent, c'est une autre chanson. Jeannot savait qu'à son retour, dès qu'il aurait remisé sa marchandise, un bon souper l'attendait, préparé par la sollicitude maternelle. L'expérience lui avait appris, à la brave femme, ce que c'est pour un homme qui rentre au logis de trouver à manger ou de ne rien trouver du tout. Celui qui sait que la soupe cuit pour lui à la maison ne s'arrête pas dans les auberges ; il rapporte chez lui un estomac vide, et à mesure qu'il le garnit, il se trouve à l'aise dans sa famille. Mais celui qui ne trouve rien à son domicile se refait les côtes en route, rentre la tête lourde et se déplaît chez lui, où il cherche chicane à tout venant.

Si Jeannot était économe, il n'était nullement avare. Pour les choses utiles et nécessaires, il ne regardait pas à l'argent. En fait de nourriture et de vêtements, il voulait que rien ne manquât à sa mère. Il se fit lui-même un bon lit. Il fallait voir sa joie, quand il réussissait à se payer le luxe d'un beau couteau ou d'un nouvel outil. Du reste, il avait bonne façon dans son habit solide et pas cher.

Pour un œil exercé, il est facile de voir si une personne ou une maison est en hausse ou en baisse. Rien qu'à rencontrer Jeannot, il était facile de dire qu'il était en hausse, non pas sans doute à cause de son élégance, mais à cause de sa propreté et de son air soigné. Les paysans aimaient à le rencontrer et lui cordaient de tout cœur une prospérité qui provenait non de la fraude, mais du travail. Jeannot puisait sa force dans la prière.

Le dimanche il ne faisait pas de balais ; le matin il allait à l'église et l'après-midi il lisait un chapitre de la Bible à sa mère dont les yeux faiblissaient. Ce devoir accompli, il ne se refusait pas un petit plaisir. Ce plaisir consistait à aller chercher son argent. Comme il le comptait, le contemplait ! Avec quelle satisfaction il calculait de combien il avait augmenté ! Et de combien il augmenterait encore ! Parmi les pièces qui glissaient entre ses doigts, il y en avait de bien belles, surtout celles en argent. Jeannot était fort pour les échanges. Il acceptait volontiers la monnaie, mais il ne la gardait pas longtemps ; il lui semblait que le vent devait s'y faufiler et l'emporter aux quatre coins de l'horizon. Quelle extase devant les pièces neuves en argent, surtout devant les beaux écus de Berne avec l'ours d'un côté et le vieux Suisse de l'autre ! Arrivait-il à en dénicher un, il en avait de la joie pour plusieurs semaines.

Cependant, il avait aussi ses chagrins et ses mauvais moments. Un jour, il perdait une pratique ou du moins se figurait l'avoir perdue ; un autre jour, il comptait placer une douzaine de balais dans une maison et voilà qu'on lui disait brusquement :

— Nous avons notre provision !

Sans doute c'était une nouvelle cuisinière, qui ne connaissait pas le fameux petit marchand de balais ; aussi lui avait-elle crié de sa voix nasillarde du haut de l'escalier : « On n'a besoin de rien ! » Jeannot se creusait la tête pour en deviner la cause, mais inutilement. Il ne savait pas que dans certaines maisons on change de cuisinière comme de chemise, quelquefois même plus souvent. Le pauvre garçon se disait :

— À quoi est-ce que cela tient ? Est-ce qu'un de mes derniers balais était mal lié ? Ou bien quelqu'un m'aurait-il décrié ?

Il prit d'abord la chose très à cœur, il en rêva la nuit et finit par se brouiller les idées à force de s'en inquiéter. Mais plus tard, il s'en donna moins et quand une cuisinière qui le connais-

sait bien lui jetait la porte à la figure, cela le laissait parfaitement indifférent. Il pensait à part lui :

— Les cuisinières sont faites comme les autres gens. Quand elles poivrent trop la soupe ou salent trop la sauce parce que leur amoureux est parti pour le pays du poivre, et que Monsieur et Madame leur flanquent une bonne semonce, elles ont bien le droit, les pauvres filles, de se venger sur les marchands de balais et de leur en flanquer une à leur tour.

De mauvais jours... il en eut d'autres encore plus tard, mais ceux-là il ne parvint pas à les accepter de sang-froid. Il connaissait ses bouleaux par le menu ; il avait même donné aux plus beaux des noms d'amitié, comme Anne-Mariette, Lisette et Rosette. Ces arbres privilégiés faisaient sa joie et ses délices ; pour rien au monde il n'aurait permis à quelqu'un de cueillir leurs branches ; il les traitait avec autant de tendresse qu'un fiancé sa fiancée, et il réservait pour ses meilleures pratiques les balais qu'il confectionnait avec ceux-là. Il est vrai de dire que pour des balais, c'étaient des balais à nuls autres pareils. Quand tout joyeux il allait trouver ses bouleaux et qu'il voyait sa Lisette ou sa Rosette abîmée du haut en bas, son cœur se serrait si fort que les larmes descendaient quatre à quatre le long de ses joues et son sang s'échauffait tellement dans ses veines qu'on eût pu y faire flamber des allumettes. C'était une infamie qu'il ne pouvait avaler et qui le tourmentait des jours et des jours. Il ne demandait qu'une chose : tenir le coupable dans ses griffes, non pas à cause de la valeur des branches, mais parce qu'il avait porté atteinte à ses arbres favoris. Jeannot n'était pas un géant, mais il savait se servir de sa force et de ses membres et ne caponnait jamais. Sa mère lui disait :

— Mais, pour l'amour de Dieu, oublie donc cette affaire ! Tu as assez de branches. Ne t'occupe pas de ces mauvais sujets qui pourraient bien te tuer ou te faire du mal.

Jeannot, lui, n'obéissait pas aux exhortations maternelles. Au lieu de s'informer à droite et à gauche, il se mettait lui-même

en embuscade, guettait les malandrins avec la patience d'une bête fauve et pan !... il leur tombait dessus. Alors c'étaient des coups et des batailles formidables au milieu de la solitude de la forêt. Parfois il rentrait vainqueur, parfois aussi il revenait au logis la tête basse et les habits en lambeaux. À la fin il eut le bonheur de voir ses arbres toujours plus respectés, ce qui ne manque pas d'arriver quand on sait se défendre avec courage et persévérance. À quoi bon s'attirer des coups pour une chose qu'on peut avoir ailleurs sans danger ? Les paysans de Rychiswyl se frottaient les mains d'avoir un courageux garde-champêtre, qui défendait si vaillamment leurs forêts. Le voyait-on la figure en compote on ne manquait pas de lui dire :

— Ça ne fait rien, il aura quand même sa danse un jour ou l'autre. Quand tu verras du nouveau, viens me chercher. À nous deux, nous le dégoûterons à tout jamais d'aller maltraiter nos arbres.

Jeannot n'oubliait pas de l'avertir. Le paysan se cachait et Jeannot de commencer les feux. Le maraudeur, se croyant le plus fort, ne détalait pas ; il l'attendait de pied ferme pour le rosser d'importance une seconde fois. Mais à peine Jeannot l'avait-il empoigné que le paysan sortait de sa cachette. Le mauvais sujet aurait volontiers joué des talons, mais Jeannot ne le lâchait que lorsqu'il ne lui restait plus un cheveu sur la tête, moyen énergique contre les pillards de bouleaux. Dès lors Mariette et Rosette vécurent heureuses et paisibles au milieu de leur pâturage solitaire.

Jeannot passa ainsi plusieurs années sans rêver le moindre changement à son existence. Les semaines s'écoulaient comme glisse l'aiguille sur le cadran. Le mardi, jour du grand marché à Berne, arrivait avant qu'il y eût songé ; à peine venait-il de disparaître que le samedi se trouvait là et que bon gré mal gré il fallait partir pour Thoune, car comment les gens de cette ville auraient-ils pu s'en tirer sans lui ? Entre temps Jeannot ne savait où donner de la tête : il s'agissait de préparer ses charge-

ments et de satisfaire aux demandes des voisins, je veux dire de ceux qui lui plaisaient. On est homme ou on ne l'est pas. Jean-not avait ses préférences et ses antipathies. Quand on s'était permis de lui marcher sur le pied, il fallait être bien adroit pour tirer de lui le moindre balai. Par exemple, pour tout l'or du monde, il n'en aurait jamais cédé un à madame la ministre. Elle avait beau chercher à le prendre par tous les moyens, il répondait invariablement :

— Je regrette beaucoup, mais tous ceux que j'ai sont commandés.

Est-ce qu'elle n'avait pas eu le toupet de lui dire un jour :

— Vos balais, vous ne les faites pas mieux que les autres. À l'entour vous y mettez quelques belles branches, mais au-dedans il n'y a que du foin.

— Dans ce cas, répliqua-t-il sèchement, mieux vaut acheter vos balais ailleurs !

Et il n'en démordit pas. Madame la ministre mourut sans avoir jamais vu l'ombre de sa marchandise.

*** **

Un mardi, il s'en allait à Berne avec une lourde charretée. Rosette, Mariette et ses autres amies lui avaient fourni ses meilleurs balais. Il tirait de toutes ses forces et suait à grosses gouttes. À part lui, il pensait :

— C'est curieux ! Ma charrette ne va plus aussi gaiement qu'au commencement, il me faut trop tirer ; décidément elle doit avoir quelque chose de dérangé.

À chaque instant il s'arrêtait pour reprendre son souffle et pour s'essuyer le front.

— Si seulement j'étais au haut de la montée du Stalden ! se disait-il.

Ce disant, il se trouvait justement arrêté près du petit bois de Muri, en face du banc où les campagnardes viennent se reposer un moment.

Sur le banc il y avait une jeune fille avec un paquet ; elle pleurait à chaudes larmes.

Jeannot avait bon cœur. Il lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu ?

Tout d'une haleine, la jeune fille lui raconta son histoire :

— Il me faut aller à Berne, mais ça ne me va pas. Je n'ose presque pas. Mon père est cordonnier et il a toutes ses pratiques en ville. Voilà bien des années que j'y porte des souliers et jamais rien ne m'est arrivé. Mais ne faut-il pas que survienne tout à coup un nouveau gendarme, oh ! un bien méchant ! Tous ces derniers mardis, quand il m'a aperçue à l'entrée de la ville, il m'a fait des misères et il m'a dit d'un air menaçant :

— Si tu reviens encore une fois, je t'arrache tes souliers et je te mène à la javiole. Tu sais bien que c'est défendu de colporter ainsi des souliers de porte en porte.

J'ai eu beau dire tout ce que j'ai voulu ; ça n'a servi de rien. À la maison, j'ai supplié le père de ne plus m'envoyer, mais il est sévère comme un soldat prussien. Il m'a répondu :

— Va seulement. S'il te touche, c'est à moi qu'il aura à faire ! Ça me sert à grand chose. Je n'en serai pas moins rebiffée et j'aurai la honte d'être arrêtée par les gendarmes.

Jeannot se sentit ému de pitié par ce récit, surtout parce que la jeune fille s'était adressée à lui pour lui conter ses peines. Il se dit :

— Brave fille ! Elle n'aurait pas confié ça à tout le monde. Ah ! du premier coup d'œil, elle a vu que je ne suis pas un méchant et que j'ai bon cœur.

Le brave Jeannot ! Enfin, il n'y a que la foi qui sauve, dit le proverbe.



— Écoute, ma fille, reprit-il, je veux t'aider. Donne-moi ton sac, je vais si bien le mettre au milieu de mes balais que personne ne le verra. On me connaît à Berne. Il ne viendra à l'idée de personne que tes souliers sont là-dedans. Dis-moi où je dois les déposer ou bien où je dois t'attendre. Tu me suivras de loin, et pas une âme ne se figurera que nous puissions avoir quelque chose entre nous.

La jeune fille ne fit pas de compliments.

— Vraiment, répondit-elle, le visage souriant, c'est trop de chance !

Elle apporta son paquet et Jeannot le cacha si bien que pas un chat n'eût été capable de le découvrir.

— Faut-il que je pousse ou que j'aide à tirer ? demanda-t-elle, comme s'il allait de soi qu'elle devait donner un coup de main.

— Ça m'est égal ! Du reste, tu n'as pas besoin de t'aider. Ces quelques paires de souliers n'augmenteront pas la charge.

La jeune fille commença par pousser derrière, mais pas longtemps. Bientôt elle se trouva devant, attelée à la limonière.

— Il me semble que ça va mieux ainsi, dit-elle.

Elle tirait bravement, comme on peut bien le penser, et trouvait encore moyen de causer et même de raconter tout ce qu'elle avait par la tête et sur le cœur. Ils arrivèrent au haut du Stalden sans que Jeannot sût comment. La longue allée lui avait semblé la moitié plus courte que d'habitude.

Là, ils prirent leurs dispositions. La jeune fille resta en arrière et pendant ce temps Jeannot entra en ville avec le sac et les balais, sans la moindre difficulté. Il s'empessa de remettre son paquet à la jeune fille, mais à peine venaient-ils de s'entrevoir que le flot des gens, du bétail et des voitures les sépara brusquement. Bon gré, mal gré, Jeannot dut songer à sa charrette, sans quoi elle eût été mise en pièces.

Ainsi se termina la rencontre des deux enfants. Jeannot n'en fut guère content, mais il ne s'en tracassa pas et ne prit pas la chose à cœur. Nous ne pouvons malheureusement pas affirmer que la jeune fille fit sur lui, ce jour-là, une impression ineffaçable. C'est qu'elle n'y prêtait guère. Représentez-vous un être trapu avec un large visage. Ses seules qualités étaient un bon cœur et une grande ardeur au travail, mais cela ne saute pas aux yeux et bien peu de gens y font attention.

Le mardi suivant, quand Jeannot s'attela à sa charrette, il la trouva rudement lourde.

— Je n'aurais jamais cru, se dit-il alors, qu'à deux, cela fasse une telle différence.

— Si au moins elle était là, pensa-t-il en arrivant au bois de Muri. Je prendrais volontiers son sac pour qu'elle m'aide un peu, sans compter que c'est le bout le plus embêtant.

Justement la jeune fille se trouvait sur le banc, comme il y a huit jours, mais cette fois elle ne pleurait pas.

— As-tu encore quelque chose à me donner ? demanda Jeannot, à qui la seule vue de la jeune fille faisait déjà trouver sa charrette plus légère.

— Oh ! ce n'est pas à cause de cela que je t'ai attendu, répondit la jeune fille. Quand même je n'aurais rien eu à porter, je serais venue. Il y a huit jours, je n'ai pas pu te remercier, ni te demander ce que je te devais.



— Il ne manquerait plus que cela ! Est-ce que tu n'as pas tiré avec moi comme un cheval ? Il faut aussi alors que je te demande combien je te dois pour avoir tiré.

La jeune fille donna son paquet à la bonne franquette, Jeannot le cacha et elle alla s'atteler à la limonière, comme si cela allait de soi.

— Figure-toi, lui dit-elle, que j'ai pensé trop tard, lorsque j'étais déjà loin de la maison, à apporter une corde. On l'aurait

attachée derrière la charrette, et cela serait mieux allé. Mais une autre fois, sois tranquille, je n'oublierai pas la corde.

Voilà comment, sans longs débats, se trouva fondée une nouvelle société de secours mutuels. Pas moyen d'agir avec plus de simplicité.

Ce jour-là, ils se retrouvèrent ensemble pour le retour et ne se quittèrent que lorsque leurs routes se séparèrent. Les malins s'étaient arrangés de façon à ne pas arriver ensemble à la porte de la ville, à cause de ces gueux de gendarmes.

Depuis quelque temps, la mère de Jeannot était tout enchantée de son fils.

— Il est gai comme un pinson, disait-elle. Il chante et siffle tout le long du jour, et il faut voir comme il se requinque, c'est à n'y pas croire. Dernièrement est-ce qu'il ne s'est pas fait faire une veste de milaine ? Elle lui va à merveille. On dirait presque Monsieur le bailli. Oh ! je le lui corde bien, il est brave avec moi ! Le bon Dieu le lui rendra, car moi je suis trop pauvre ; tout ce que je peux faire, c'est de prier pour lui. N'allez au moins pas croire qu'il mette tout sur ses habits, car il a aussi de l'argent de côté. Si Dieu lui prête vie, je crois vraiment qu'il arrivera un jour à avoir une vache. Il y a longtemps déjà qu'il parle d'une chèvre. Moi, tout cela, je ne le verrai pas. Du reste, je n'y tiens pas autrement et je ne prétends pas que cela doive arriver.

— Maman, dit un jour Jeannot, je ne sais pas ce qu'il y a, si c'est la charrette qui devient plus lourde ou si c'est moi qui deviens plus faible. Depuis quelque temps je ne peux presque plus la tirer. C'est d'un difficile, surtout quand je vais à Berne, où il y a tant de montées.

— Rien d'étonnant, lui répondit sa mère. Toutes les semaines tu augmentes ta charge. Bien des fois déjà, ça m'a inquiétée, car on s'en ressent plus tard. Mais il est bien facile d'y

remédier : mets trois ou quatre douzaines de moins, et tu verras que ça cheminera aussi bien qu'avant.

— Ça n'est guère possible, maman, parce que je n'ai jamais assez de balais. Aller deux fois par semaine, je n'en ai pas le temps. Et je ne veux pas laisser Thoune de côté, j'ai là mes meilleures pratiques.

— Eh ! Jeannot, si tu pensais à t'acheter un bourriquet ? Ce sont des animaux bien commodes, à ce qu'on dit ; ils ne coûtent presque rien, ne mangent pas grand'chose, tirent comme un cheval, et on peut même se servir de leur lait... non pas que j'en aie envie, c'est manière de parler.

— Non, maman, non, ils sont entêtés comme des diables, et quand ça leur trotte par le chou-rave, on est des heures avant de les faire avancer. D'ailleurs, qu'est-ce que j'en ferais les cinq autres jours de la semaine ! Mais j'ai pensé à autre chose, à prendre femme. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Mais, Jeannot, est-ce qu'une chèvre ou un âne ne te seraient pas plus utiles ? Quelle idée as-tu là ? Qu'est-ce que tu veux faire d'une femme ?

— Parbleu ! j'en ferai ce que les autres en font. Et puis, elle m'aidera à tirer la charrette ; ça va la moitié plus facilement quand on est deux à tirer... sans compter que, dans l'intervalle, elle cultivera le jardin et me donnera un coup de main pour les balais. Ça, pas moyen de dresser une chèvre ou un âne pour le faire.

— Mais, Jeannot, es-tu bien sûr d'en trouver une qui t'aide à tirer la charrette et qui mette la main à la pâte pour le reste ? hasarda la mère d'un air inquiet.

— J'en connais une, maman, qui m'a déjà aidé bien des fois à tirer la charrette, et qui serait excellente pour le reste. Il va sans dire que je ne lui ai pas demandé si elle voulait devenir ma femme. Je voulais d'abord t'en causer.

— Que me dis-tu là, mauvais drôle ? Ma foi, c'est à n'y plus rien comprendre. Ah ! tu es aussi un de ces individus, toi ! Le bon Dieu en personne serait venu me le dire que je ne l'aurais pas cru. Tiens ! une donzelle s'est attelée à la charrette avec toi et c'est monsieur qui l'a engagée exprès pour cela. Fiez-vous aux hommes, après cela !

Pour toute réponse, Jeannot se mit à raconter l'histoire :



— Vois-tu, maman, on s'est rencontré comme par hasard. C'est une fille faite tout exprès pour moi. Elle est exacte comme une montre, pas d'orgueil, pas de dépense, et elle te tire à la charrette mieux qu'une vache. Je ne lui ai pas précisément parlé mariage, mais je crois qu'elle me trouve de son goût. Elle m'a dit souvent qu'elle n'était pas pressée de se marier, mais que si elle trouvait l'occasion de n'être pas plus mal qu'elle n'est à présent, elle ne réfléchirait pas longtemps. Je sais bien comment les choses vont, dans ce monde, a-t-elle ajouté. Mes petits frères et

sœurs deviennent grands et il arrivera un moment où on ne se rappellera plus que c'est moi qui les ai élevés.

Tout cela ne déplut pas trop à la mère. Plus elle y réfléchissait, plus elle trouvait la chose de son goût. Elle se mit alors en quête d'informations, et voici ce qu'elle apprit : « Du mal on n'en peut pas dire, elle donne un fier coup de main à ses parents, mais des écus, il ne faut pas y compter ».

— Tant mieux ! repartit la mère, ils n'auront au moins rien à se reprocher l'un l'autre.

Quand, le mardi suivant, Jeannot prépara sa charrette, sa mère lui dit :

— Eh bien ! tu n'auras qu'à parler à la fille. Si elle est d'accord, moi, je le suis aussi. Comme je suis trop vieille pour lui courir après, elle n'a qu'à venir dimanche prochain ; je verrai de quoi il retourne et nous pourrons parler ensemble. Si elle est gentille, ça ira tout seul. Autant celle-là qu'une autre.

— Parbleu, maman, il n'est écrit nulle part qu'il faut que ce soit celle-là. Pour peu qu'elle ne te convienne pas nous laissons l'affaire tomber dans l'eau.

— Ne fais pas le nigaud, dépêche-toi de déguerpir et dis à la fille que si elle veut être ma bru, je ne demande pas mieux.

Jeannot partit et trouva la jeune fille sur le même banc et à la même heure. Quand ils tirèrent chacun de leur côté, lui à sa limonière et elle à sa corde, Jeannot se mit à dire :

— Ça va pourtant la moitié plus facilement quand on est deux à tirer à la même charrette. Samedi dernier j'ai été à Thoune, mais je me suis à moitié tué à la tâche.

— J'ai souvent pensé que tu étais bien nigaud de ne pas engager quelqu'un. Tu aurais la moitié moins de peine et tu y gagnerais le double.

— Que veux-tu ? Des fois on pense trop tôt à une chose, d'autres fois trop tard : les hommes sont toujours les mêmes. Mais à présent il me semble que je veux tout de même en engager *une*. Tu ferais justement mon affaire. Je serais disposé à t'épouser, si tu es d'accord.

— Eh ! pourquoi pas ? répondit la jeune fille, si tu ne me trouves ni trop laide, ni trop pauvre. Une fois que tu m'auras, il sera trop tard pour me mépriser. Quant à moi je ne pourrais pas tomber mieux ; on trouve toujours un mari, oui, mais souvent lequel ? Tu me sembles un brave garçon, tu mènes bien ton commerce et ce n'est pas toi qui traiteras une femme comme un chien.

— Ma femme sera traitée tout comme moi, et si cela ne lui plaît pas, je ne saurais qu'y faire. Mais je crois que chez nous tu ne seras pas plus mal que tu n'as été jusqu'à présent. Viens me voir dimanche prochain. La mère te fait dire que si tu veux être sa bru, elle ne demande pas mieux.

— Eh ! qu'est-ce que je pourrais désirer de mieux ! J'ai été apprise à regarder une mère comme une mère et à me soumettre à ses ordres ; je sais aussi prendre les choses comme elles viennent, bonnes si elles sont bonnes, mauvaises si elles sont mauvaises. Je ne me suis jamais imaginé qu'une mauvaise parole faisait un trou, sans quoi je n'aurais plus sur tout le corps un morceau de peau gros comme un sou. En attendant, je vais, selon l'usage, prévenir le père et la mère. Oh ! ils n'auront rien contre ; ils sont encore assez à la maison et ils ne demandent pas mieux que de donner leur bénédiction à ceux qui veulent prendre la clef des champs.

Ainsi fut. Le dimanche suivant, la jeune fille parut en effet à Rychiswyl. Jeannot l'avait si bien renseignée qu'elle n'eut pas besoin de demander à âme qui vive où demeurerait le fabricant de balais. La mère lui fit passer un examen sérieux sur le jardinage et la cuisine. Elle voulut savoir aussi si elle pouvait lire sur le Testament et sur la Bible et quel livre de prière elle employait.

— Quand une mère de famille ne voit goutte à ces choses, ajouta la bonne vieille, on est sûr que ça va mal pour les enfants et que c'est eux qui en pâtiront.

La jeune fille lui plut et l'affaire fut conclue.

— Tu n'en as pas trouvé une bien belle, dit-elle à Jeannot devant sa future bru, et tu ne pourras pas te vanter qu'elle t'a apporté de l'argent. Mais ça ne fait rien. Un beau visage ne donne pas de pain et plus d'un de ceux qui ont couru après la richesse ont été joliment floués. Ils se disaient : « J'en ai attrapé une joliment riche », et les gros benêts en ont été réduits à payer les dettes du beau-père. Pourvu qu'on ait de la santé et qu'on soit travailleur, on se tire toujours d'affaire. Je ne te demande que deux bonnes chemises et une robe de rechange, pour que tu sois quitte de porter la même la semaine et le dimanche.

— Oh, répondit la jeune fille, soyez sans inquiétude à ce sujet. J'ai une chemise toute neuve, deux autres qui sont très bonnes et encore quatre autres, mais celles-là ne sont pas tout à fait entières. La mère m'a dit : « Quand tu te marieras, on t'en fera encore une », et le père a ajouté : « Tes souliers de noce, c'est moi qui m'en charge, ils ne te coûteront pas un liard. » Et puis, j'ai encore une marraine qui est rudement bonne. En tout cas, elle me donnera quelque chose de joli : un caquelon ou même une casse en fer. Qui sait si elle ne me couchera pas sur son testament ! Il est vrai qu'elle a des enfants, mais ils peuvent mourir...

Ils se séparèrent parfaitement contents les uns des autres. C'est la jeune fille qui était aux anges. La maison de Jeannot resplendissait d'ordre et de propreté et lui semblait un palais à côté du trou de taupe où son père à elle entassait son cuir, ses formes et ses enfants. Bientôt on allait se retrouver pour ne plus se quitter.

En effet, le mariage ne tarda pas. Personne ne formula d'opposition ; les préparatifs ne durèrent pas des mois et des

mois ; il ne faut pas un siècle pour faire une chemise neuve et une paire de souliers, quand on a les fournitures sous la main. Moins de cinq semaines après, Jeannot et sa femme tiraient la charrette vers Thouné, comme deux bienheureux. Ce qu'il y a de drôle, c'est que la charrette était redevenue aussi légère qu'autrefois et qu'elle marchait presque toute seule.

— Je n'aurais jamais cru, pensait-il, qu'une charrette pût ainsi changer en bien ! Ah ! si au moins cette charrette pouvait servir d'exemple à bien des gens de ma connaissance !

Le mariage de Jeannot excita bien des jalousies. Je sais plus d'une jeune fille qui fit cette réflexion :

— Parbleu ! si j'avais su qu'il était si pressé, je me serais bien arrangée de me trouver sur son chemin. Et alors il n'aurait pas même jeté un coup d'œil à cet épouvantail. Quel imbécile, ce Jeannot ! Est-ce qu'il n'aurait pas trouvé dix fois mieux ailleurs ? Avant le carnaval, il s'en mordra les doigts, mais tant pis pour lui. Comme on fait son lit, on se couche !

Jeannot, lui, n'avait pas l'air de se croire un nigaud et pour le moment il ne se mordait rien du tout, pas même les doigts. Il avait une petite femme, juste comme il la lui fallait : modeste, travailleuse, facile à contenter. Mon Jeannot était au quatrième ciel :

— Il me semble que j'ai épousé un ange du bon Dieu, se répétait-il à tout moment.

Il est vrai qu'elle n'aida pas longtemps Jeannot à tirer sa charrette, car le brave marchand de balais dut se remettre seul au timon. Il s'en consola facilement, lorsqu'il vit arriver en ce monde un petit garçon.

— Quel gaillard ! s'écria-t-il en le voyant. Il va grandir en un clin d'œil et voilà qu'il va bientôt pouvoir m'aider.

Et il retourna à sa charrette, sans se douter qu'il était seul à la tirer. Sa brave petite femme ne tarda pas cependant à vouloir reprendre sa place à la limonière :

— Vois-tu ? lui dit-elle, si nous nous pressons un peu, le gamin saura bien attendre. Pendant notre absence, la grand'mère lui donnera assez à boire.

Mais le gamin ne l'entendait pas ainsi, et il le leur fit bien voir.

Ce jour-là, ils hâtèrent la besogne pour vite rentrer à la maison. Ils se trouvaient bien encore à une demi-heure de chez eux, quand tout à coup dame Jeannot s'écria :

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'on entend ?

C'étaient des cris comme quand on plante un couteau dans le cou d'un petit cochon.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-il donc arrivé ? s'écria la jeune femme pour la seconde fois en lâchant la charrette et en partant à toutes jambes.

C'était, ne vous en déplaise, la grand'mère en personne, mise hors d'elle-même par les rugissements du gueulard. Elle n'avait rien trouvé de mieux que de prendre le gosse dans ses bras et de venir à la rencontre de sa mère, se demandant à chaque pas s'il n'allait pas tomber en convulsions. Le poids du garçon, la peur et la course avaient mis la vieille femme tellement hors d'haleine, qu'il était grand temps de la débarrasser de son fardeau. Elle fut longtemps avant de pouvoir articuler ces mots :

— Non, jamais je ne garderai plus un démon pareil ! De ma vie je n'en ai vu un semblable. Mieux vaudrait mille fois m'atteler à la charrette.

Nos braves gens apprirent à connaître à leurs dépens ce qui s'appelle un tyran domestique... quelle que soit sa taille.

Mais tout cela n'interrompit en rien leur train de ménage. La petite femme abattait de la besogne comme quatre, cultivait un grand coin de jardin et aidait son mari à faire ses balais. Elle ne mettait pas la maison sens dessus dessous, mais s'occupait toujours à quelque chose. Jamais elle ne se plaignait de fatigue et tout lui glissait entre les doigts. Jeannot était dans le ravissement de si bien s'en tirer avec une femme et de voir son argent augmenter d'une façon inattendue.

Il loua un petit champ ; sa mère vit venir une chèvre qu'on eût dit arrivée toute seule, et bientôt après une seconde. Quant à un bourriquet, Jeannot n'en voulut pas entendre parler. Il préféra s'arranger avec le meunier pour mettre sur sa voiture une partie de ses balais. Sans doute, cela écorna un peu ses bénéfices et Jeannot ne voyait pas la chose de bon œil, car il économisait tous les centimes.

La vie de Jeannot reprit son cours uniforme d'autrefois. Les jours se succédaient pour lui comme les vagues d'un fleuve toutes semblables les unes aux autres. Chaque année la forêt lui fournissait des branches pour ses balais, et chaque année aussi sa femme lui donnait un gosse, sans se déranger beaucoup. Une fois le gamin au monde, elle le plantait là. Tous les jours, il criait un peu, mais tous les jours aussi il grandissait un brin... et en un tour de main on pouvait déjà s'en servir. La grand'mère de s'écrier :

— J'ai beau être vieille, jamais je n'ai vu rien de pareil. Ça me fait l'effet de petits chats qui au bout de six semaines se mettent déjà à prendre des souris.

Tous ces enfants étaient vraiment comme autant de bénédictions. Plus il en venait et plus on gagnait de l'argent. Pensez donc ! Est-ce que la grand'mère ne vit pas de ses yeux un beau jour... arriver une vache.

— Vrai, si je n'avais pas été là quand Jeannot l'a payée, disait-elle, j'aurais cru qu'il l'avait volée.

Si la pauvre grand'mère avait vécu deux ans de plus, elle aurait vu Jeannot devenir propriétaire de la maisonnette dans laquelle ils habitaient depuis des années... oui, propriétaire, avec un droit de coupe qui lui donnait du bois plus qu'il ne lui en fallait et avec assez de terrain pour tenir une vache et deux moutons, ce qui est bien commode quand on a des gosses qui portent des bas de laine. Sans doute Jeannot ne paya pas comptant son immeuble, il laissa passablement en arrière. Mais c'était de l'argent bien placé et qu'on ne lui redemanderait pas, tant qu'il payerait régulièrement les intérêts.

— Du reste, disait-il, si Dieu me prête vie, ces dettes ne me font pas peur.

Et il avait raison.

Jeannot apprit alors par expérience que les premiers centimes sont ceux qui coûtent le plus à mettre de côté. Il y a toujours un trou par où ils tâchent de passer ou bien une bouche qui essaie de les avaler. Mais quand une fois, à force de travail, on a réussi à secouer ses dettes et à remplir sa garde-robe sans trop de luxe, ça commence à aller. On voit le terrain se former à vue d'œil sous ses pas ; tout vous profite davantage, le ruisseau grossit, je veux dire : les bénéfices deviennent toujours plus faciles et plus considérables... à une condition cependant : c'est qu'on ne change en rien sa manière de vivre. Une fois arrivé à ce résultat, prenons garde, car les écueils et les bancs de sable surgissent comme à plaisir et il est singulièrement difficile de poursuivre sa navigation sans faire naufrage. Alors on voit sortir de terre pendant la nuit une nuée de besoins, comme des champignons sur un fumier, si ce n'est pas chez le mari, c'est chez la femme, si ce n'est pas chez les parents, c'est chez les enfants. Tout à coup on s'aperçoit qu'on manque d'une foule de choses, auxquelles jusque-là on n'avait jamais pensé ; ou bien on a honte de beaucoup d'autres choses dont on ne s'était jamais inquiété. On s'exagère ce qu'on a, parce qu'autrefois on ne possédait rien ; on porte aux nues sa propre valeur, parce qu'on

s'attribue à soi-même sa prospérité ; on escompte l'avenir, parce qu'on le regarde comme la continuation nécessaire du passé. Et c'est ainsi qu'on en vient à changer sa manière de vivre du tout au tout. Or, plus les besoins et la dépense augmentent plus le travail et les gains diminuent, et l'on retombe de toute la hauteur où l'on s'était élevé. La prospérité s'en va sans tambour ni trompette, car, aujourd'hui comme autrefois, l'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit devant la ruine.

Tel ne fut pas le cas de Jeannot. Il continua à vivre et à travailler comme par le passé ; il ne s'arrêtait pas davantage dans les auberges pour y dépenser son argent. Aussi quel plaisir de trouver à son retour le souper chaud qui l'attendait et d'y mordre à belles dents. Rien de changé en lui, si ce n'est qu'avec les années sa force de travail augmentait. Sa brave femme possédait, sans s'en douter, le talent merveilleux d'employer ses enfants dès leurs plus jeunes années, de leur apprendre à se tirer d'affaire eux-mêmes, tout cela sans élever la voix et sans bien savoir comment elle en venait à bout. Si un pédagogue l'avait interrogée, il n'eût pas été dans le cas d'obtenir d'elle, à cet égard, la moindre explication. Ces enfants-là se gardaient entre eux, ils aidaient leur père à faire ses balais et leur mère à faire sa cuisine ou son jardin ; ils ignoraient les douceurs du far niente ou de la flânerie rêveuse. Et cependant pas un n'était surchargé de besogne, ni négligé pour la nourriture ou les soins de propreté. Ils poussaient comme les saules au bord du ruisseau, heureux, joyeux et pleins de santé. Leurs parents n'avaient pas le temps de s'amuser avec eux à des futilités, ce qui n'empêchait pas les enfants de se sentir aimés par eux et de remarquer qu'on était content, quand ils faisaient bien leur ouvrage. Tous les soirs la mère priait avec eux ; tous les dimanches le père lisait un chapitre de la Bible qu'il expliquait à sa manière. Aussi il fallait voir le respect des enfants pour leur père ! Ils le considéraient comme le chef de la famille qui cause avec le bon Dieu et avec le bon Sauveur, et qui va leur dire quand on n'obéit pas. Le respect des enfants pour leurs parents dépend en grande partie des relations que ceux-ci entretiennent avec Dieu : ces jeunes âmes se

rendent bien compte de notre manière d'agir à cet égard. Ah ! si seulement tous les parents comprenaient cela !

Ce que Jeannot était pour ses enfants, un homme respectable entre tous, chose étonnante, il l'était aussi pour le public en général. Caractère décidé et sur qui on pouvait compter, il ne prononçait que des paroles pleines de bon sens ; on le trouvait toujours sur le chemin de l'honneur ; il ne faisait ni le riche, ni le pauvre. Aussi les belles dames venaient-elles exprès à la cuisine quand elles entendaient que le marchand de balais était là, pour demander des nouvelles de Rychiswyl et s'informer de telle ou telle chose qui les intéressait. Dans certaines maisons de Berne, on lui confiait même l'achat des provisions d'hiver, ce qui lui rapportait bien des beaux batz. À Thoune, il est vrai, ce n'était pas précisément le cas, car dans cette ville mesdames les conseillères sont toutes un peu paysannes et font des plantations pour les gens et pour les bêtes, à tout renverser. Mais, à son arrivée, elles accouraient à la cuisine, le faisaient entrer dans la chambre et passaient d'agréables moments à causer avec lui, en lui versant un ou deux verres du petit vin de Thoune. Elles qui bâchaient sans trêve ni merci, n'avaient-elles pas le droit de causer avec qui bon leur semblait, aussi bien que les dames conseillères qui ne travaillent pas du tout ? Croiriez-vous que madame la mairesse tenait beaucoup à sa conversation ? C'était devenu pour elle un besoin pressant de le voir tous les samedis, et quand elle causait avec lui, monsieur le maire avait beau appeler sa femme plusieurs fois, elle faisait la sourde oreille. Est-ce qu'une dame de maire ne peut pas s'accorder la fantaisie de parler de choses raisonnables une fois par semaine ?

Un beau samedi, on ne vit pas paraître le marchand de balais à Thoune. Grand émoi, comme bien on pense, et mines anxieuses. Les servantes accoururent sur le pas de la porte, les poings sur les hanches, sans se soucier de leur soupe qui fit ce jour-là un étrange amalgame avec la poêle.

— Tu ne l'as pas vu ? Tu n'as rien entendu dire sur son compte ? se criaient-elles l'une à l'autre.

Plus d'une maîtresse de maison entra furieuse à la cuisine, se préparant à sermonner d'importance la cuisinière parce que celle-ci ne l'avait pas appelée quand le marchand de balais avait passé. Mais pas trace de cuisinière. Elle ne trouva que ce qui était sur le feu et qui sentait mauvais comme le diable : soupe et poêle célébrant une union indissoluble. Madame la mairesse en personne se mit en mouvement. Elle prit à partie son mari, puis le gendarme, et comme elle ne pouvait rien tirer de ces deux personnages, elle mit son chapeau après le dîner et s'en alla elle-même à la recherche de son marchand de balais par les rues de la ville.

— Mais, disait-elle à chacun, nous sommes à court de balais et la semaine prochaine il me faut nécessairement faire une revue. Pas moyen d'en venir à bout sans balais ! C'est à vous remuer la bile !

Ce jour-là, Jeannot ne parut pas. On éprouva un grand vide dans la ville pendant la semaine et le samedi suivant une inquiétude énorme.

— Viendra-t-il ? Ne viendra-t-il pas ? tel était le mot d'ordre de toute la ville.

Et il vint, il vint, en effet, mais plutôt à Dieu qu'il fût resté à la maison ! S'il avait voulu répondre à toutes les questions, il aurait dû rester au moins huit jours à Thoune. Il se borna à faire à tout le monde la même réponse :

— Si je ne suis pas venu, c'est que j'ai dû aller à un enterrement.

— À l'enterrement de qui ? lui demanda madame la mairesse, moins facile à contenter que le commun des mortels.

— De ma sœur, répondit le marchand de balais.

— Qu'est-ce qu'elle faisait et où l'a-t-on enterrée ? continua à demander la dame de plus en plus intriguée.

Le marchand de balais lui raconta la chose en deux mots, sans rien lui cacher.

Alors madame la mairesse de s'écrier :

— Mon Père, est-il possible ? Quoi ! c'est vous qui êtes le frère de cette cuisinière dont on a tant parlé. Après la mort de son maître, ayant pu établir qu'elle avait été son épouse légitime, n'a-t-elle pas hérité de tous ses biens et n'est-elle pas morte peu après, à son tour ?

— Oui, c'est bien ça, répondit Jeannot tout court.

— Mais, bonté du ciel ! s'écria madame la mairesse en joignant les mains, vous voilà héritier d'au moins cinquante mille thalers et vous continuez à courir le pays avec vos balais !

— Pourquoi pas ? répondit Jeannot. Cet argent je ne l'ai pas encore, et je n'ai pas envie de lâcher le moineau que j'ai dans la main pour courir après un pigeon que j'aperçois sur le toit.

— Le pigeon est aussi sûr que le moineau. Pas plus tard que ce matin j'en parlais encore à monsieur le maire, qui m'a dit : C'est clair comme le jour, la fortune revient en tout cas au frère.

— Tant mieux, tant mieux ! Mais, à propos, les balais, est-ce pour samedi prochain ou samedi en huit ?

— Il s'agit bien de balais ! Entrez donc, je suis curieuse de voir les yeux que fera mon mari.

— C'est que je suis pressé, j'ai loin d'ici à la maison et les jours sont courts.

— Courts ou non, vous entrerez.

Et Jeannot bon gré mal gré dut céder. Ce que femme veut, Dieu le veut.

Madame la mairesse ne le conduisit pas à la cuisine, mais dans la salle à manger.

— Fanchette, dit-elle à la femme de chambre, allez dire à monsieur que le marchand de balais est là, et apportez une bouteille de vin.

Puis elle fit asseoir le brave garçon, qui eut beau protester pour la seconde fois qu'il n'avait pas le temps et qu'il devait se mettre en route.

Monsieur le maire arriva à la minute, s'assit, prit un verre de vin, but à la santé de Jeannot en lui présentant ses félicitations et Jeannot dut raconter comment les choses s'étaient passées.

— Voici l'affaire en deux mots, répondit-il, ce ne sera pas long. Tôt après sa première communion, ma sœur est partie pour aller gagner sa vie. Elle passa de place en place et il paraît qu'on se la disputait. À la maison, on ne s'en inquiéta pas beaucoup ; elle n'est revenue que deux fois chez nous et depuis la mort de la mère, on ne l'a plus revue. Il est vrai qu'à Berne je l'ai rencontrée souvent, mais jamais elle ne m'a invité à aller la voir ; elle me disait de saluer ma femme et mes enfants et qu'elle viendrait bientôt nous voir, mais jamais elle n'est venue. J'ai appris qu'elle n'était pas restée longtemps à Berne ; elle avait préféré aller en service dans les châteaux de la campagne et même chez les Welches. Ma sœur aimait le changement et ne tenait pas longtemps à la même place. Mais, à côté de cela, c'était une personne d'une fidélité à toute épreuve, en qui on pouvait avoir la plus entière confiance. Il n'y a pas longtemps, on m'a raconté qu'un riche monsieur l'avait épousée pour apprendre à ses parents à se moquer de lui, mais je n'en ai rien cru et je n'y ai plus pensé. La semaine passée, je reçois tout à coup la nouvelle qu'il fallait me rendre immédiatement auprès de ma

sœur, si je voulais la trouver encore vivante, et qu'elle habitait aux environs de Morat. J'y vais, j'arrive encore à temps pour assister à ses derniers instants, sans qu'il me soit possible d'échanger avec elle une parole. Après l'enterrement je m'en revins vite, car j'avais hâte de rentrer chez moi. Depuis que je suis en ménage, jamais je n'ai perdu autant de temps.

— Vous appelez ça du temps perdu : hériter de cinquante mille thalers ! s'écria madame la mairesse. Alors, avec une pareille fortune, vous voulez continuer à fabriquer des balais et à les colporter de maison en maison ?

— Comme vous le dites, madame la mairesse. Je ne me fie à la chose qu'à moitié et il me semble que ce n'est pas possible que j'hérite autant. D'un autre côté, on me dit que ça ne peut pas manquer et que quand les délais seront écoulés, l'héritage me tombera entre les pattes. Eh bien ! qu'il en soit ce qu'il voudra, je n'en continuerai pas moins à vivre comme par le passé. Si cet argent venait à me glisser entre les doigts, les gens ne manqueraient pas de dire en riant : « Le voilà qui se croyait déjà un grand seigneur et crac, il faut qu'il se remette à tirer sa charrette ! » Si, au contraire, un beau jour je le vois venir, il me faudra bien quitter mon métier, mais ça m'ennuie et je préférerais continuer. On se rirait de moi, on me tournerait en ridicule, si je ne lâchais pas les outils, et je ne tiens pas à passer pour un nigaud ! Être paysan, c'est une bonne affaire et on trouve facilement une ferme à acheter quand on a des sous. J'ai, Dieu merci ! une petite maison avec assez de terrain pour deux vaches et tout en traînant ma charrette je me suis dit plus d'une fois : « Si tu n'étais pas fabricant de balais, tu serais volontiers paysan. Peut-être arriveras-tu un jour à acheter une petite ferme où tous tes enfants pourront travailler et gagner leur vie ? Voilà qui t'irait ! »

— Cette fortune, demanda le maire, est-elle au moins en mains sûres ? Ne court-elle aucun risque ?

— Je crois qu'il n'y a rien à craindre, répondit Jeannot. J'ai fait tout ce qu'il y avait à faire. Je leur ai dit : « Je vous donne quelque chose si c'est moi qui hérite. » Mais ces gens se sont fâchés et ils m'ont répondu : « Si c'est à toi, tu l'auras, mais si ce n'est pas à toi, ton argent n'y peut rien. Quant aux frais, on fera le compte en temps et lieu. » J'ai bien vu que mon affaire était en bonnes mains, et il ne me reste qu'à attendre l'expiration des délais.

— Ma foi, dit madame la mairesse, je n'y comprends rien. Voilà un sang-froid que je n'ai rencontré nulle part, pas même en Israël. Cela me ferait sauter hors de ma peau si j'étais votre femme.

— N'en faites rien, répondit Jeannot, au moins jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un pour vous renseigner comment on y rentre.

Ce sang-froid et la continuation de son commerce de balais réconcilièrent avec ce veinard beaucoup de gens qui, sans cela, l'auraient jalosé. D'autres, il est vrai, le méprisèrent et traitèrent sa conduite de stupidité et d'imbécillité. Quelques-uns se dirent :

— Jeannot est un fameux niais et avec un peu de finesse on va pouvoir pêcher en eau trouble.

Ils lui coururent après, cherchèrent à l'effrayer pour avoir l'occasion de lui offrir leur protection. D'autres cherchèrent à lui acheter son héritage.

— Jamais tu ne pourras l'obtenir, lui disaient-ils. Cela donnera des procès, dont on ne peut prévoir l'issue. Et où trouver de l'argent pour le mener à bonne fin ?

— Parbleu, répondit Jeannot, rien n'est sûr en ce monde. Laissez-moi le temps de réfléchir. Il sera toujours assez tôt d'agir quand l'affaire commencera à s'embrouiller.

Mais l'affaire ne s'embrouilla pas. Le temps légal expiré, il fut invité à se rendre à Berne. Tout était bien en ordre.

Quand sa femme le vit revenir si riche, elle se mit à pleurer en poussant les hauts cris. Jeannot, n'y comprenant rien, lui demanda à plusieurs reprises :

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce qu'un malheur est arrivé ?

La pauvre femme finit pourtant par s'arrêter de pleurer, mais sans reprendre complètement ses esprits.

— Maintenant que tu es riche, s'écria-t-elle entre deux sanglots, tu vas me mépriser et te dire : « Ah ! si au moins j'en avais pris une autre ». J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire, mais voilà, je ne suis plus qu'une loque ! Oh ! que ne suis-je six pieds sous terre !

Jeannot s'assit tranquillement sur le banc et lui répondit :

— Tu sais, femme, que nous voilà depuis bientôt trente ans en ménage ; nous avons toujours vécu en paix : ce que l'un désirait l'autre le désirait aussi. Je ne t'ai jamais donné de coups et c'est bien rare que nous ayons échangé de mauvaises paroles. Aussi, femme, tu ne vas pas changer tout à coup et faire la méchante ; on restera ce qu'on a été par le passé. L'héritage ne vient pas de moi, il ne vient pas non plus de toi, mais il vient de Dieu qui l'envoie pour nous et pour nos enfants. Écoute bien ce que je vais te dire et regarde-le comme parole d'Évangile : Si tu as le malheur de faire une seconde fois du train, je te rosserai avec une corde neuve et on t'entendra crier d'ici au lac de Constance. Tiens-toi cela pour dit... Maintenant fais-en ce que tu voudras.

C'était parler clair, plus clairement que les notes diplomatiques qu'échangent entre elles la Prusse et l'Autriche. La femme sut désormais à quoi s'en tenir. Elle connaissait Jeannot et ne recommença pas sa chanson. Les choses restèrent entre

eux comme par le passé. Ils tirèrent d'un parfait accord à la même corde, et leur char n'en fut que plus léger.

Jeannot acheta peu après une grande ferme pour y travailler avec toute sa famille. Mais avant de renoncer à ses balais, il joua à ses pratiques un bon tour de sa façon. Est-ce qu'il n'eut pas l'idée de remettre à chacune une douzaine de balais en cadeau ! Les larmes aux yeux, il raconta souvent dans la suite que ce jour-là fut le plus beau de sa vie : jamais il ne se serait imaginé que les gens l'aimaient tant.

Il conserva comme paysan la même activité et la même simplicité. Sa devise continua à être celle-ci : « Prie et travaille. » Il ne manqua cependant pas de faire cette différence entre un paysan et un marchand de balais : c'est que l'un devait donner et que l'autre devait recevoir. Il fit honneur à sa position nouvelle aussi aisément qu'à l'ancienne. Il savait depuis longtemps ce qu'on exige d'une maison de paysan : il ne l'oublia pas et tint la sienne à la hauteur. Ce qu'il avait exigé des autres, il l'exigea de soi-même.

Notre homme sut également garder avec ses enfants une juste mesure, ce qui certes n'est pas facile. Il se rendait bien compte qu'il ne pouvait plus les habiller comme du temps de son commerce de balais, mais la limite, où la trouver ? C'était là le hic. Contenter à la fois ses enfants et le public qui ne manquerait pas de crier : « C'est trop ! » ou « c'est trop peu ! » voilà certes un problème difficile. Jeannot pourtant réussit assez bien et sa femme n'y trouva rien à redire. Leurs enfants portèrent des vêtements propres et durables, faits d'étoffes tissées à la maison, mais le père et la mère ne tolérèrent rien d'extraordinaire, ni rien qui tirât les yeux. Souvent Jeannot leur disait :

— Enfants, ne vous montez pas le cou et ne faites pas les fous avec qui que ce soit. Si l'un de vous se permettait de froisser quelqu'un, soyez sûrs que vous entendrez dire de tous les côtés : « Oh ! ce n'est pas étonnant, c'est le fils du marchand de balais ! Il tirerait encore la charrette s'il n'avait pas hérité. Il y

en a bien d'autres qui seraient riches, s'il leur tombait du ciel un héritage. C'est bien malin ! » Pour moi, je n'aurai jamais honte quand on me reprochera d'avoir fait des balais, mais je veux bien me garder de faire le fier. Ah ! si par malheur vous deveniez arrogants, vous auriez à rougir de votre père et de votre mère et toute votre vie on vous jetterait à la tête le marchand de balais. Ça, vous pouvez y compter.

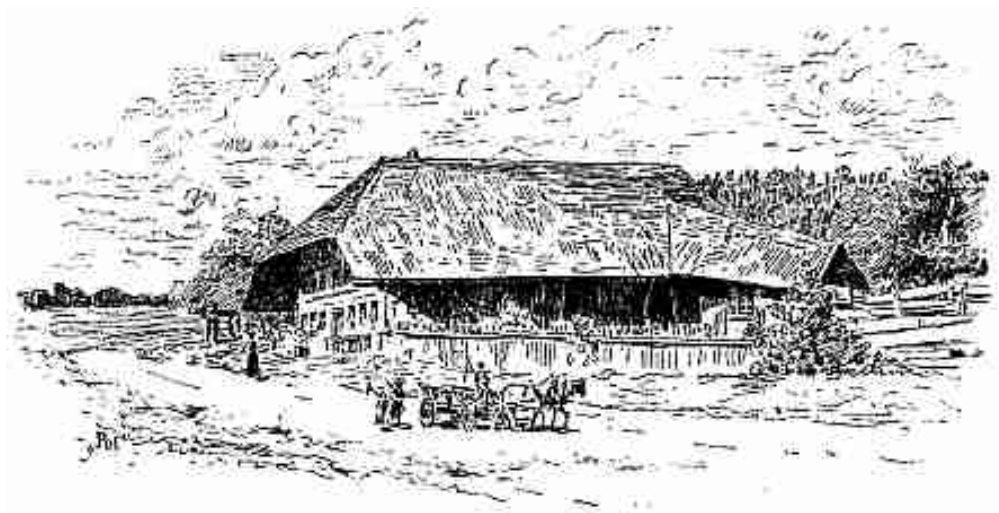
Les enfants écoutèrent leur père et se conduisirent en conséquence.

Nous ne prétendons pas toutefois que parents et enfants aient pu dépouiller complètement leur ancienne manière de vivre et marcher d'un pied bien assuré sur le terrain nouveau où ils se trouvaient. Ça, c'est impossible et ce n'est qu'après plusieurs générations qu'on y parvient. Plus on cherche à bien faire dans sa nouvelle position, plus on a l'air embarrassé. Ce ne fut point le cas de notre marchand de balais, car il ne se creusa pas la tête pour faire genre.

Le bon Dieu les fit parvenir à une longue vieillesse. Il leur accorda la joie de voir de braves gendres rendre leurs filles heureuses et de braves belles-filles aimer leurs maris et respecter leurs beaux-parents. Aujourd'hui s'ils étaient encore au monde, ils verraient que la famille a poussé de profondes racines et que ses fleurs et ses fruits comptent parmi les gens les plus honorables du pays. En effet, elle a conservé fidèlement jusqu'à ce jour ces deux principes fondamentaux :

LE TRAVAIL ET LA PRIÈRE.

Voilà une base inébranlable, qui ne change pas d'un jour à l'autre suivant le vent qui souffle ou les circonstances.



Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en octobre 2014.

— Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Dominique, Marcel, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Jérémias Gotthelf, *Œuvres choisies IIe série*, Neuchâtel, F. Zahn, s.d. [1901]. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte La photo de première page, *Village de l'Emmenthal*, a été prise par ancha, le 10.02.2014.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://www.chineancienne.fr>
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://fr.wikisource.org>
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.